

Port-folio de l'écoute

Coptic Light – œuvre quasi testamentaire de Morton Feldman : des spectres se désamarrent, délicats, en chants de cygne unifiés.

*

Les sons dans la musique de Bastien David s'instruisent aux vertiges de leur ère et de leur périmètre, se préparent comme fumée au rien qui les attend, ainsi leur lot, le nôtre aussi, quand il ne se passe rien d'autre que ce qui est passé parmi tant d'absences synchrones. Comme l'espace sonore non prononcé mais bien présent entre « ça » et « là », toute la fumée déjà perdue de vue de la brûlerie qu'il y a entre deux mots. (D'après *Avec*, pour six instruments).

*

Ce qui jamais ne pourrait se retrouver *au mauvais endroit au mauvais moment*. Palestrina – des phrases à pleine voix entr'écoutent les petites zones érogènes rassemblées dans leurs feuillages.

*

Morton Feldman nous nettoie de la cacophonie. Réduite au ras, à des gestes superficiels, sa musique irrésolue se complait de micro-douleurs articulaires internes et propres aux instruments.

*

Un martèlement de cymbales continument acide et perturbateur. Des fixations corrodées. A chacun son équilibre pour habitat, à chacun sa torpeur, qui n'est autre que ça qui œuvre fixement.

*

Plongeur à rembarde amputée : *Plongeur* pour flûte de Januibe Tejera – qui précise bien « pour » une flûte, pas autre chose ; solo. Quantifier ce besoin d'asthme dans des acrobaties soniques de toit en toit en carrosserie, passant encore par les garde-corps de fenêtres à guillotine, ce besoin d'agonie douce avant de remonter des pentes par leurs fonceurs.

*

Un cumulus bien haut crée une césure, un angle mort dans la surveillance. Une flûte traitée comme telle. Et dans laquelle pourtant entendre en simultané tant d'instruments à percussion.

*

Comme planches et rondins de l'épave ; le bois de l'instrument pourrira aussi, avec son vernis.

*

Tout prend ampleur par les mains, les sons, et la mort. Intimité de quelques sons d'abord, comme des lapsus nattés, désertant progressivement les lèvres qui se forment sous l'archet – *Trio à cordes, op. 20* (Webern) – sons qui se savent d'emblée voués au tact, qui s'éloignent par atténuation frottant aux grains de l'air, pour s'abstraire *in fine* du champ sensible (de l'horizon des événements comme on dit en astrophysique).

*

Questions toujours à ce qui ne peut répondre : – *Est-ce l'heure enfin souhaitée de la cécité ?* Vigueur molle de l'eau au ras. La pointe des nerfs n'avait que l'air d'être accrochée, sans la tringle, de sorte qu'elle n'ait de cesse de percevoir des décalages dans le vent. Du colibri ? Seul le vibrant contour de l'excitation diésée qu'il sème dans l'envergure du chèvrefeuille. (D'après *Voilages* de Misato Mochizuki)

*

Des sons à l'image du bois qui recroisse de sa mort. Feldman et Webern qu'on écoute jusqu'à ce qu'il fasse nuit dans l'oreille.

*

Quelque chose comme un ressort qui voudrait neutraliser les perturbations extérieures. Ce qui ne saurait conclure, et fait éperdument le tour des bouches – la délibération à 24 voix du *Qui habitat* de Josquin, usant de la grammaire d'une nébuleuse en extension.

*

Framboises qui démangent les pointes des ronces. Chardons d'outre-gris d'où Scarlatti, qu'on entend pépier en sonates épineuses, revient de près de trois siècles.

*

Que signifient encore les torrents doux de respirations de Josquin & consorts, à l'heure où les oiseaux se cachent voire s'éteignent avec leurs sons ?

*

Au commencement étaient l'ouïe et l'*outback*. D'où les heures furent une ample circonférence impraticable. Comme *Les espaces acoustiques* de Gérard Grisey empêchent en la déchirant une couverture de recouvrir la survie du son. Comblent même l'oreille amoureuse.

*

Qui ne bouge pas, le pavillon du cor repère les reflets qu'il projette : du chloroforme pour coda *diminuendo*.

(Mathieu Nuss)